

THÉÂTRE

« LA PANNE », de Friedrich Dürrenmatt

Procès en chambre

Quatre vieillards chassés de charentaises, aimant le vin et la bonne chère, ont inventé un jeu. Dans la maison du juge Wucht, ils accueillent fastueusement les voyageurs de passage à condition que ceux-ci comparaissent devant un tribunal pour y interpréter le rôle d'accusé. Eux-mêmes ne font que reprendre les activités qu'ils exerçaient autrefois : avocat, juge, procureur, bourreau.

Ce soir-là, c'est Alfredo Traps, sa jaguar rouge en panne à quelques kilomètres de là, qui accepte de se prêter à cet étrange passe-temps. Les vieillards se frottent les mains et ricanent. Mais Alfredo, lui, rit de bon cœur : la farce est irrésistible, et Justine, la fille du juge, très séduisante. Il subit complaisamment l'interrogatoire, et c'est ainsi que sa vie toute simple prend soudain une nouvelle dimension. Comment a-t-il pu, lui, simple voyageur de commerce, s'acheter une Jaguar à carrosserie spéciale ? Comment a-t-il obtenu ce poste important dans une usine de textile synthétique ? C'est louche.

Gavé de petits fours et saoulé de vins millésimés, Alfredo se laisse peu à peu aller à une certaine fierté. Non seulement on semble l'aimer, mais on le croit intelligent. N'est-il pas soupçonné d'être un criminel exceptionnel ? Quand le procureur demande sa tête, il lui tombe dans les bras. Lui, le parangon de la médiocrité devient un héros. Sa culpabilité le grise et il va mourir. On le sait puisque la première scène se passe autour de son cercueil. La suite n'étant qu'un flash-back expliquant les circonstances de son décès. Alors, les quatre vieillards ont-ils

récemment mis leur sentence à exécution ? C'est sur cette question que repose toute la mise en scène d'Oscar Fessler.

C'est qu'ils sont inquiétants, ces anciens hommes de loi. Le bourreau ganté de cuir répétant inlassablement quelques mots – bouchon, parfait – qui tombent comme le coupe-ret de la guillotine. Le défenseur ressemble à un Beethoven ayant abusé de saint-émilion. Le juge, impénétrable et glacial. Le procureur, mephistophélique, tournant autour de sa proie.

Dans un décor rouge et noir, meublé d'une table qui évoque les messes sabbatiques, Justine (Silvia Monfort) glisse dans l'espace avec le sourire extatique de ceux dont la raison a pris la poudre d'escampette. Quant à Simone (Monique Couturier), sourde et ruinée, elle veille sur les grands crus de la cave du juge comme une vestale sur le feu sacré.

Mise en scène à ressorts. Suspense assuré dans une ambiance alourdie par les effluves des vins. La démarche des protagonistes se fait plus hésitante, leur élocution plus rapide, leurs émotions plus violentes. La progression est subtile. Il ne s'agit pas de beuverie mais de dégustation. Tout comme est subtile la métamorphose d'Alfredo, remarquablement interprétée par Jean Lescot. Il est avec le procureur – Roger Crouzet – l'un des meilleurs atouts de cette pièce sinuuse où l'on cherche, comme dans les jeux d'enfants, le bon chemin qui mène à la fin.

CAROLINE DE BARONCELLI.

★ Carré Silvia Monfort, 20 h 30.